



LE SOIR

Le Soir

Date : 19/01/2017

Page : 19

Periodicity : Daily

Journalist : Huon, Julie

Circulation : 66016

Audience : 406800

Size : 226 cm²

Advertising value equivalency : 4746,00 €



passion « Posez des questions, prenez le temps de regarder »

Les curieux, j'adore. Ce que je ne supporte pas, ce sont les gens qui savent tout. » Olivier Delvaile – de la galerie Delvaile à Paris, « antiquaires depuis 1869 » –, il ne faut pas, mais alors pas du tout avoir peur de le déranger. Même si on n'y connaît rien. Même si on n'a pas 10.000 euros à dépenser. « Je sais que mon stand fait peur, avec toutes ses dorures, mais j'ai des objets à moins de 1.000 euros ! » Quoi ? On peut parler d'argent à la Brafra ? C'est pas trivial, c'est pas tabou ? Allons-y alors, questionnons jusqu'à ce qu'il craque.

« Cette commode ? Transition, fin Louis XV, début Louis XVI. C'est un meuble parisien, signé. Nicolas Petit, un ébéniste français qui compte au XVIII^e. » Il est lancé, ne regarde plus sa montre. Parle « richesse de la marqueterie, ciselure des bronzes », s'émerveille des « tiroirs sans traverse » et de la serrure unique qui ferme le meuble tout entier. Voilà. « 72.000 euros, parfait état. »

Deux siècles plus tard, quelques mètres plus loin, c'est Céline Robinson (galerie Le Beau) qui vous fait la leçon. Sous sa frange de Bettie Page, elle a les yeux qui brillent quand elle prononce les noms de Hans Wegner,

Andreas Tuck, Paolo Buffa. Pas grave si vous ne connaissez pas. Ecoutez-la. « Wegner a révolutionné le mobilier scandinave : il voulait de l'esthétique, du fonctionnel et du durable. Vous avez vu ces pieds en forme de sabre ? » Elle tourne autour de l'immense table pour 12 personnes (fin des années 1950, 30.000 euros), carresse le teck, éloigne les chaises dont les cordes sont d'origine, ouvre les portes de la desserte en noyer de Buffa, explique comment « cet architecte qui aménageait des yachts et des halls d'hôtels est le roi de la proportion. »

Prendre le temps de regarder

Ils adorent ça. Vous convaincre. Vous initier. « En fait, on aime bien les détracteurs de l'art contemporain, explique Olivier Meessen de la galerie Meessen De Clercq, les amener par eux-mêmes à se dire "Tout compte fait, je n'aime pas mais ce n'est pas stupide, ce truc. Y a une réflexion". L'art contemporain déstabilise, c'est normal. Ce qu'il faut, c'est prendre le temps de regarder. Difficile, on est bombardés d'images. » Peu de visiteurs horripilent les deux galeristes. Chez eux, ils exposent cette boîte en carton, signée d'une artiste islandaise. Alors oui, parfois ils en-

tendent l'inévitable : « Ça, je peux aussi faire hein ! » Mais ça fait partie de leur mission : ils « éduquent ». « Comme quand on a 15 ans, qu'on lit un livre parce qu'on y est forcé, et puis un jour, le prof pose les bonnes questions. Et là, on s'aperçoit qu'il s'est passé quelque chose. »

« Venez, je vais vous montrer quelque chose d'extrêmement rare. » Constantin Chariot sait harponner le passant. D'un geste, il vous entraîne à l'arrière du stand de sa Patinoire Royale, alors que vous tentiez d'Instagrammer les centaines de petites billes de Pol Bury activées par un gros aimant et qui – aaargh – ne bougent jamais à l'endroit où vous filmez. Il vous place devant une œuvre du même : *Les neuf bâtons*, comme un orgue de bois aux mouvements aléatoires et furieusement lents qui couine comme une vieille porte. Mmmoui. 110.000 euros. Au salon, pendant qu'on regarde le film, bof bof. Tout cliquette et tout s'agite dans cet antre dédié à l'art cinématique. Flippant. D'ailleurs, devant la table rectangulaire où 72 carrés miroirs s'agitent mollement (Pol Bury encore, 1990), Chariot murmure : « Elle est vivante, cette table. » ■

JULIE HUON